

# Le Burkina Faso, pays de « la parenté à plaisanterie »

**Le pays tente de se remettre des attentats de janvier et réaffirme son idéal de tolérance et de métissage : « D'une ethnie, d'une religion à l'autre, on se taquine ». Donc on se parle...**

**OUAGADOUGOU**  
DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE

**J**amais je n'aurais pensé qu'un Africain noir puisse se faire exploser pour des causes lointaines... » Pour Sawadogo, l'un des journalistes invités à rencontrer, voici quelques jours, Rudi Demotte, le ministre-président de la Fédération Wallonie-Bruxelles, au centre Norbert Zongo – du nom du journaliste le plus célèbre du pays, assassiné en 1988 –, les attentats du 15 janvier en plein cœur de Ouagadougou demeurent un mystère.

Issa, qui ce jour-là servait des cafés à la terrasse du restaurant « Le Cappuccino », se souvient de tout : « Trois hommes sont arrivés depuis la mosquée, où ils s'étaient cachés, juste en face de nous. Ils ont tiré sur les clients de l'hôtel Splendid, sur les gens qui se trouvaient en terrasse, parmi lesquels beaucoup d'expatriés, habitués du Cappuccino. Les tueurs n'étaient pas des Burkinabés, peut-être des Peuls venus du Mali... Avant d'ouvrir le feu, ils avaient passé du temps dans la mosquée, juste en face... Moi, je me suis caché derrière un muret, et depuis lors la peur ne m'a plus quitté... »

Depuis cette attaque qui a fait 30 victimes, les mesures de sécurité se sont durcies et Ouagadougou, la paisible capitale du Burkina Faso, est toujours groggy. Pourquoi tant de haine, pourquoi tuer au nom d'un islam qui, ici, a toujours été synonyme de paix ? Alpha Barry, le ministre des Affaires étrangères, se présente comme musulman, mais il insiste sur le fait que dans son pays, « les gens vivent ensemble, se marient librement. Dans ma propre famille, on trouve des chrétiens, des musulmans, c'est la tolérance qui prévaut... ». Sawadogo, le journaliste, rappelle, lui, cette institution burkinabé qui est « la parenté à plaisanterie » : « D'une ethnie, d'une religion à l'autre, on se taquine, on s'envoie des injures quasi rituelles "eh toi le Peul, n'abîme pas mon champ avec tes vaches", ou bien, "Eh toi, le Mossi, laisse-moi passer"... Tout en permettant d'exprimer certaines vérités, ces blagues désamorcent aussi les conflits potentiels, on se charrie, mais surtout on se parle... »

## Contexte international

Certes, la reconstruction de l'hôtel Splendid va bon train, son voisin, l'Ibyi, fait peu neuve, le Taxi-brousse retrouve des couleurs et des clients. Mais les touristes ne sont pas revenus, les expatriés se terrent, les artisans n'ont plus personne à qui proposer leurs perles et leurs sacs de cuir...

Au cours de ses deux jours de visite au Burkina Faso, un pays avec lequel depuis

vingt ans la Communauté française de Belgique entretient des relations de coopération et surtout de solides liens d'amitié, Rudi Demotte n'a pas manqué de sujets de conversation avec ses hôtes, qui se sont exprimés avec une rare franchise. Un sujet de préoccupation commun hante les esprits : « Comment enrayer la radicalisation des jeunes ? »

Au Burkina Faso aussi, le contexte international est mis en évidence : la destruction de la Libye a libéré des milliers d'hommes en armes qui se sont répandus dans toute la sous-région ; le nord du Mali est devenu une zone de non-droit, envahie par les trafiquants de drogue... La secte Boko Haram sévit au Cameroun, au Nigeria... Pour enrayer cette vague terroriste, la France et les États-Unis ont déployé des soldats d'élite, dont la seule présence évoque une atmosphère de guerre...

Aux tensions régionales s'ajoutent des facteurs locaux : l'ancien magistrat Halidou Ouedraogo, un pionnier de la dé-

fense des droits de l'homme, rappelle que « le président déchu Blaise Compaoré était à la fois un habile médiateur dans les crises régionales mais aussi un fauteur de troubles. En sous-main, il soutenait certains des preneurs d'otages et négociait ensuite les rançons. Aujourd'hui qu'il est réfugié en Côte d'Ivoire, tout danger n'est d'ailleurs pas écarté. Quant aux jeunes, ils sont, comme partout, confrontés à l'absence d'emploi, au manque de perspectives d'avenir. »

« Le Burkina étant un pays enclavé, nous ne remplissons pas les bateaux de migrants qui partent vers l'Europe », ajoute M<sup>e</sup> Halidou, « mais nos garçons cherchent du travail à travers toute la sous-région... »

## Smokey, rappeur et icône

Avec ses baskets rouges, son chapeau frappé d'une étoile et sa chemise à carreaux, le rappeur Smokey est devenu le porte-parole de ces attentes des jeunes. Lorsqu'il harangue la foule, on se rend compte que l'idéal de Thomas Sankara, l'homme qui transforma le Dahomey en Burkina Faso, le « pays des hommes intègres », n'est pas mort : c'est en son nom qu'en novembre 2014 des milliers de manifestants, à Ouagadougou et dans d'autres villes du pays, réussirent à chasser Blaise Compaoré, un compagnon de route de Sankara impliqué dans son assassinat. Après 28 ans de pouvoir, celui que tout le monde appelait « le beau Blaise », un homme fort dans la sous-région, fut exfiltré vers la Côte d'Ivoire par un hélicoptère du COS, les services spéciaux français...

Ce soir-là, dans le quartier Padua, une légère brise rafraîchit enfin l'atmo-

sphère. A même le sable, on a aligné des rangées de chaises, dressé un écran de cinéma. Les habitants de ce quartier populaire sont venus en famille, pour re-

garder le film vedette des productions Droits libres TV, *Une révolution africaine*. Des extraits de reportages à chaud montrent cette révolution populaire qui brisa net les ambitions de Compaoré, qui, comme tant d'autres sur le continent, brigua un troisième mandat anti-constitutionnel. (Une délégation congolaise qui se trouvait à cette époque à Ouagadougou afin d'étudier de plus près la « méthode » Compaoré dut d'ailleurs quitter précipitamment le pays...)

Héros du film, Smokey le rappeur est, lui, toujours là. Il s'exprime avec éloquence, et on ne distingue pas toujours si ses réponses aux questions du public sont du slam, du rap ou des discours politiques. Mais la force de conviction est intacte, les phrases chocs réveillent des souvenirs d'Amérique latine, de révolution portugaise, voire de printemps arabe : « Le pays est une citadelle dont nous sommes les sentinelles », « La patrie ou la mort », « Ceux qui nous dirigent sont les employés du peuple », « Chaque citoyen a le devoir de veiller sur les acquis de la révolution... »

Après les applaudissements, des garçons du quartier font la file derrière l'unique micro et posent des questions plus concrètes que les belles phrases : « Pourquoi ces trop fréquents délestages ? Pourquoi les prix ont-ils tellement augmenté ? » Les questions charrient aussi des rumeurs voire des calomnies : « Est-il vrai que vous avez une nouvelle voiture ? Une grande maison ? Que vous avez reçu de l'argent ? »

Smokey balaie tout cela avec humour, invite à visiter son modeste studio d'enregistrement, son petit appartement, et surtout, il fixe les limites du « Balai citoyen », cette association composée de jeunes, d'artistes, de musiciens, fer de lance du mouvement contestataire :

« Nous ne pouvons pas tout faire. Ce sont les politiques que vous devez interroger, placer devant leurs responsabilités. Sachez bien que ceux que vous avez élus sont les employés du peuple, que si le gouvernement ne nous arrange pas, on doit pouvoir le zapper... »

En apparence, le Burkina Faso est aujourd'hui stabilisé : après un gouvernement provisoire, qui a suivi la chute de

Compaoré, et une tentative de putsch militaire, ourdie par le général Diendéré, l'ancien chef d'état-major, il a connu, en janvier dernier, des élections qui ont porté à la présidence Roch Christian Marc Kaboré, un homme calme, désireux de bien faire, qui a reçu en ami Rudi Demotte.

Issu de l'ancien régime, le président connaît mieux que personne les pesanteurs d'un appareil d'Etat hérité du passé, les fidélités encore très aléatoires. Il sait qu'il doit répondre à deux défis urgents, qu'il détaille devant les journalistes :

*« Couper les flux qui alimentent les groupes terroristes, contrôler les mouvements financiers... Mais, surtout, nous devons répondre aux attentes de la population. »* C'est pourquoi des mesures concrètes sont envisagées, très vite : *« Instaurer la gratuité des soins pour les enfants de moins de cinq ans et les accouchements, mettre en place un centre d'oncologie et de radiothérapie,*

*renforcer les hôpitaux régionaux... Relancer les recrutements dans la fonction publique... Démocratiser le recours à l'énergie solaire, développer l'agriculture familiale... »*

Sur la place des Cinéastes, une immense bobine célèbre les 40 ans du Fest-paco, le plus ancien des festivals de cinéma d'Afrique, créé en 1969 par les pionniers tels que Sembene Ousmane, Med

Hondo, Sissakou Diallo... Au Burkina Faso comme en Wallonie, le cinéma a évolué, en partie grâce au numérique : moins coûteux, il s'est démocratisé, de jeunes talents sont apparus. Et surtout, le cinéma est devenu une industrie : créer, produire, vendre, acheter, tout cela crée désormais des emplois, des perspectives d'avenir pour les jeunes... Pour Rudi Demotte, ces évolutions-là doivent aussi susciter de nouveaux modes de coopération entre le Nord et le Sud...

## Coopération culturelle

Pour comprendre à quel point la coopération culturelle peut avoir une valeur démultipliée, il faut, à Ouagadougou, visiter le site des Récréthéâtrales. Dans ce quartier populaire, les chèvres sont attachées dans les cours, et leurs bêlements interfèrent quelquefois avec les paroles des acteurs. Les caquètements des poules ponctuent les

rythmes des djembés, les enfants courent en-dessous de l'estrade. C'est que ce festival de théâtre, soutenu par WBI, se déroule en des sites inhabituels : les habitants du quartier qui vivent en famille autour de cours en terre battue ont accepté d'ouvrir leur espace privé aux gens de théâtre qui s'y installent chaque automne pour y monter de nouveaux spectacles.

C'est ici qu'au moment de la révolution, fin 2014, Smokey était chargé des arrangements musicaux. Alors que la foule se pressait sur la place de l'Indépendance pour réclamer le départ de Compaoré, le rappeur faisait des allers-retours : un meeting ici, un concert ou un spectacle là. Et en fin de soirée tout le monde se retrouvait sur la vaste esplanade, avec un seul objectif : conquérir la démocratie. Aujourd'hui les agoras sont restées ouvertes, le débat se poursuit...

Dans ces quartiers populaires, où les jeunes aident à monter les décors, à assurer la sono, à participer aux spectacles, dans leur propre cour familiale, la culture n'est pas seulement le terreau de la démocratie, elle est aussi la plus efficace des barrières contre l'intégrisme, le radicalisme. Elle donne des chances et révèle des talents. Comment ne pas voir que ce qui est vrai dans les courées de Ouagadougou l'est aussi chez nous, à Molenbeek ? ■

COLETTE BRAECKMAN

